

@

**Édouard JEANSELME**

**THÉORIES ET  
PRATIQUE  
MÉDICALES  
DES CHINOIS**

## **Théories et pratique médicales des Chinois**

à partir de :

# LES THÉORIES MÉDICALES DES CHINOIS LA PRATIQUE MÉDICALE DES CHINOIS

par Édouard JEANSELME (1858-1935)

Médecin des Hôpitaux de Paris, chargé de mission en Extrême-Orient

La Presse médicale, Paris, n° 76, 12 septembre 1900, pages 179-182, et n° 51, 26 juin 1901, pages 298-300.

Consultable en mode image [ici](#) et [ici](#) sur le site GERA. Les illustrations sont souvent extraites du *Specimen medicinæ sinicæ*, de Boym, consultable [ici](#) sur le site de Gallica.

Biographie [ici](#) sur le site de la SFHM.

Édition en format texte par  
Pierre Palpant

[www.chineancienne.fr](http://www.chineancienne.fr)  
octobre 2012

# TABLE DES MATIÈRES

Les théories médicales des Chinois

La pratique médicale chinoise

# LES THÉORIES MÉDICALES DES CHINOIS

@

La Chine offre l'exemple, probablement unique, d'une nation qui s'est arrêtée dans son développement, il y a des milliers d'années, et qui, grâce à la force et à la stabilité de ses institutions, ne périlclite qu'avec une extrême lenteur, en dépit des lois de l'évolution historique. Qu'il s'agisse de sa langue, de ses coutumes, de ses vertus ou de ses vices, elle n'a fait d'emprunt à aucun autre peuple. L'isolement dans lequel elle s'est confinée est le fait capital qui pèse le plus lourdement sur sa destinée. Cette cristallisation dont elle souffre, et dont elle mourra peut-être, — car les nations comme les individus ne vivent et ne progressent qu'à la condition d'être en perpétuelle rénovation, — permet au curieux de recueillir, dans cette antique civilisation, toute une moisson de conceptions originales et pures de tout alliage.

Depuis plus de cinq mille ans, les médecins chinois se livrent à un travail de compilation stérile sur des dogmes erronés. Si l'on en croit la tradition, l'empereur Chin nong (3216 av. J.-C.) fut le père de la médecine ; il apprit aux hommes à distinguer les cent plantes utiles. Toutefois l'art de guérir ne paraît avoir tenu que peu de place dans ces temps fabuleux. Les connaissances précises ne remontent pas au-delà de Hoang Ti (2637 av. J.-C. <sup>1</sup>). Cet empereur fit de la médecine un véritable corps de sciences dont les éléments sont consignés dans le Nuei king. Ce livre, qui a peut-être reçu des adjonctions sous la dynastie des Tchéou (1222 av. J.-C.) et même sous celle des Han (200 av. J.-C.), est parvenu jusqu'à nous. Les ouvrages chinois qui traitent de la médecine sont extrêmement nombreux. La Bibliothèque

---

<sup>1</sup> C'est à cette date, la soixante et unième année du règne de Hoang- Ti, que s'ouvre le premier cycle historique de la Chine. Chaque cycle est de soixante ans.

## **Théories et pratique médicales des Chinois**

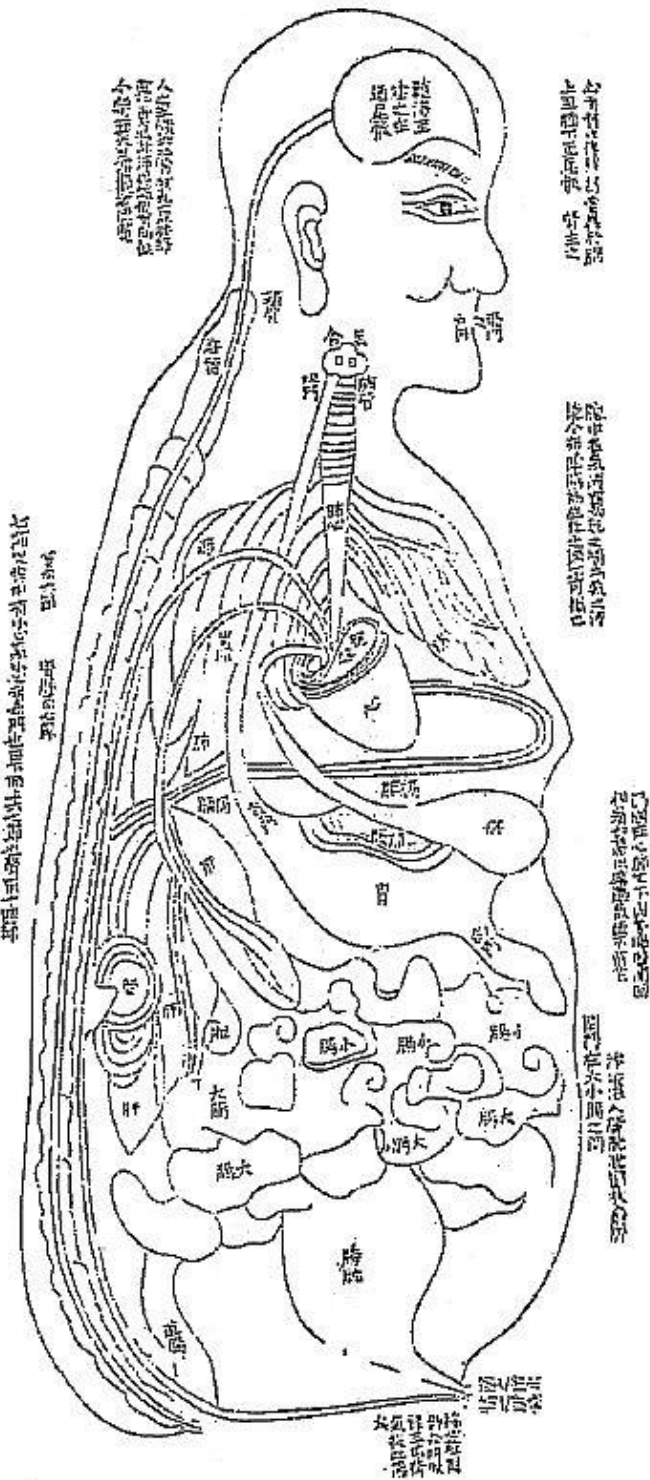
impériale de Pékin en compte plusieurs centaines. Parmi les plus célèbres, je citerai le *Kou Kin Tong*, ou *Recueil général de médecine I* ancienne et moderne, en 50 volumes in-4°, dont la publication date du commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, et le *Pen-sao* ou *Grand Herbier*, rédigé sous la dynastie des Ming par Li Che Tch'in ; cet ouvrage est composé de 52 volumes, dont le dernier traite du corps humain et les autres de la matière médicale. De nombreuses encyclopédies, écrites au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, contiennent des descriptions cliniques parfois très remarquables.

Mais un obstacle inéluctable s'opposait au progrès de la médecine chinoise. Le culte des ancêtres, dans lequel s'incarne le respect en quelque sorte religieux de la tradition, est incompatible avec l'esprit de libre examen. Il tient en tutelle les sciences d'observation et remplit en Orient, vis-à-vis de celles-ci, le rôle qu'a joué la scholastique en Occident pendant la longue nuit du moyen-âge.

Du reste, le culte des morts interdit l'ouverture des cadavres. L'empereur Khang Hi cita au P. Parennin, comme un événement sans précédent, l'autopsie d'un supplicié, faite pour l'enseignement, sous la dynastie des Ming. Par suite de cette prohibition, deux sciences fondamentales, l'anatomie normale et pathologique, sont supprimées. L'étudiant, ne pouvant disséquer, apprend la position des organes dans des ouvrages verbeux et diffus. J'ai entre les mains un traité fort répandu que possède tout Chinois qui se destine à l'art médical. C'est une compilation qui a été faite au XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècle et qui a été refondue pour la dernière fois il y a deux cent cinquante ans. On y trouve quelques planches d'anatomie dont je donne les fac-similé. Elles sont des plus grossières et des plus inexactes.

Le squelette (fig. 1 et 14) est à peine ébauché. Les os longs se terminent par des extrémités atténuées. Les épiphyses et les surfaces articulaires ne sont pas même esquissées. La colonne vertébrale est comparée par les Chinois à une tige de bambou dont les internœuds représentent très exactement les disques intervertébraux. Elle est composée de pièces en nombre indéterminé qui, au niveau de la

## Théories et pratique médicales des Chinois

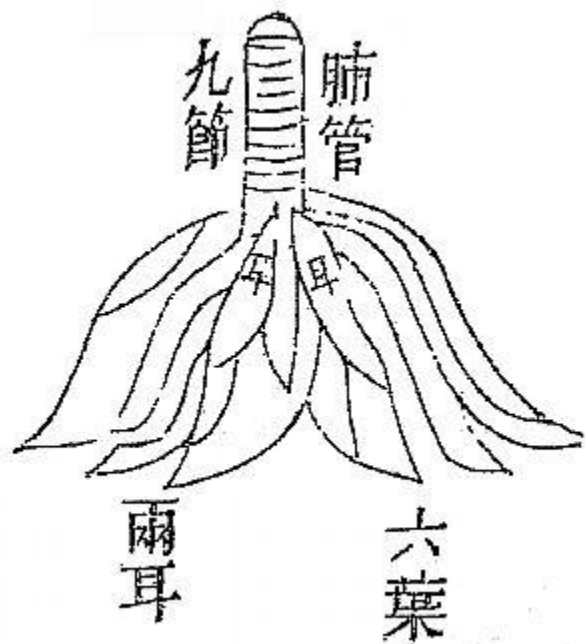


portion cervicale, sont soudées en une tige indivise <sup>1</sup>.

Le cerveau, petite masse ovoïde, sans trace de scissure et de circonvolutions, n'occupe que le tiers de la cavité crânienne. Le bulbe et la protubérance ne sont pas figurés. La moelle, dont le calibre est uniforme dans toute sa longueur, se détache directement de la base du cerveau et se termine à l'extrême pointe du coccyx.

**Figure 1.**

Le poumon est unique (fig. 2). Il se divise suivant sa longueur en segments foliacés qui s'insèrent au pourtour de la trachée, dont on voit très bien les anneaux cartilagineux. D'après les auteurs classiques le poumon est composé de huit feuillets et percé de vingt-quatre trous d'où s'échappe l'air. Il s'appuie contre la troisième



**Figure 2. Poumon.**

détache un vaisseau pourvu de neuf articulations qui le met en communication avec le pharynx.

<sup>1</sup> Voici les différents termes qui servent à désigner le rachis. Iao Kan (Iao, dorsale ; Kan, tige de bambou). Iao tsi (Iao, dorsale ; tsi, colonne). Tsi Kou (Tsi, colonne ; Kou, os). Tsi leang Kou (Tsi, colonne ; leang, maîtresse poutre ; Kou, os).

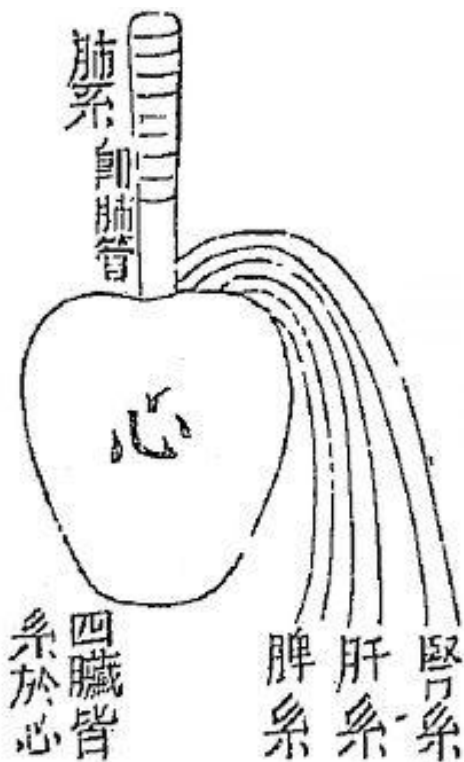
## Théories et pratique médicales des Chinois

Le cœur, assez bien orienté, repose par sa pointe inclinée à gauche sur le diaphragme (fig. 1, 3 et 4). « La forme du cœur, disent les anatomistes chinois, ressemble à une fleur de nénuphar non éclose et sa couleur est celle de la crête du coq ; logé sous le poumon, il s'appuie contre la cinquième vertèbre ; son poids moyen est de 12 leang ; il est percé de 7 trous et de 3 fentes ; il renferme 3 ko de suc fin. »



**Figure 3. Cœur et canal cardio-pulmonaire.**

**Figure 4. Cœur. Canal cardio pulmonaire. Aorte. Veine cave inférieure. Veine splénique.**



De l'extrémité inférieure de la trachée se détache un conduit membraneux qui se termine en pointe au niveau de la base du cœur. Des deux caractères inscrits sur ce canal de communication (fig. 1), le supérieur veut dire *poumon*, et l'inférieur signifie *cœur*. C'est donc une *anastomose cardio-pulmonaire*. Sans nul doute, par suite d'une observation inexacte, les médecins chinois pensent que l'artère pulmonaire se continue sans démarcation avec la trachée. Les figures 3 et 4 montrent aussi cette disposition inexacte. Outre le canal cardio-pulmonaire, de la base du cœur se

détachent trois arcs vasculaires (fig. 4) qui traversent le diaphragme et se rendent, respectivement au rein — c'est l'aorte, — au foie — c'est la veine cave inférieure —, à la rate — c'est probablement la veine splénique.

## Théories et pratique médicales des Chinois

L'œsophage (fig. 1), adossé en haut à la face postérieure de la trachée, s'incline à droite, traverse le diaphragme et débouche dans l'estomac. Le cardia, sur toutes les figures que je possède, est situé à droite, et le pylore à gauche. Pourtant sur la figure 5, représentant la poche gastrique isolée, les orifices ne sont pas transposés.



**Figure 5. Estomac.**

Un repli gastro-splénique, parfois sillonné d'arborisations vasculaires, relie l'estomac à la rate. Celle-ci est située à gauche, sous le diaphragme, à peu près à sa place normale (fig. 1). Elle s'appuie, disent les livres chinois, sur la onzième vertèbre. Sa forme est représentée par la figure 6.



**Figure 6. Rate.**

中環篇刺法  
 論曰脾為  
 諫議之官  
 知周出焉

**Figure 7. Intestin grêle.**



L'intestin grêle (fig. 7) « décrit 16 courbures en commençant par la gauche ; sa longueur est de 3 tchang (1 tchang = 3,14 m.)... » Le gros intestin (fig. 8) décrit aussi 16 courbures en commençant par la



## Théories et pratique médicales des Chinois

gauche ; « il a 2 tchang 1 tche de longueur ». Sur certaines figures, un gros tube bosselé et gaudronné, quoique situé trop bas, représente assez bien le côlon transverse.



Figure 8. Gros intestin.

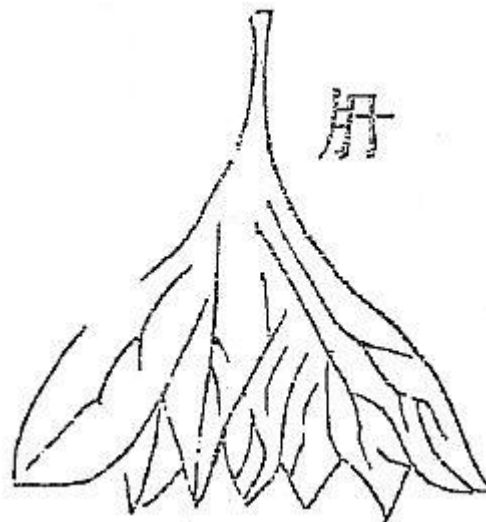


Figure 9. Foie.

Le foie, de forme conique, ayant pour pédicule la veine cave inférieure, est tailladé de nombreuses incisures et rappelle les foies exposés sur l'étal des tripiers (fig. 9). Il est divisé en 7 feuillettes dont 3

## Théories et pratique médicales des Chinois

à gauche et 4 à droite. « La vésicule biliaire (fig. 10) contient le fiel ; elle a la forme d'un vase fait pour contenir du vin. »



Figure 10. Vésicule biliaire.

« Les rognons (fig. 11) sont doubles ; ils ont la forme de haricots et s'appuient sur la quatorzième vertèbre... »

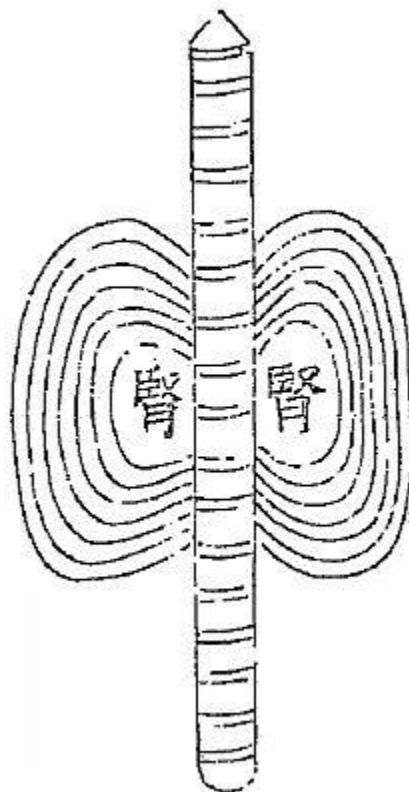


Figure 11. Reins.

## Théories et pratique médicales des Chinois

Les uretères ne sont pas figurés et la vessie (fig. 12) paraît sans connexion avec la partie supérieure de l'appareil urinaire. Pourtant les textes mentionnent « deux canaux, un pour chaque rein, qui conduisent l'urine dans la vessie. »



Figure 12. Vessie.

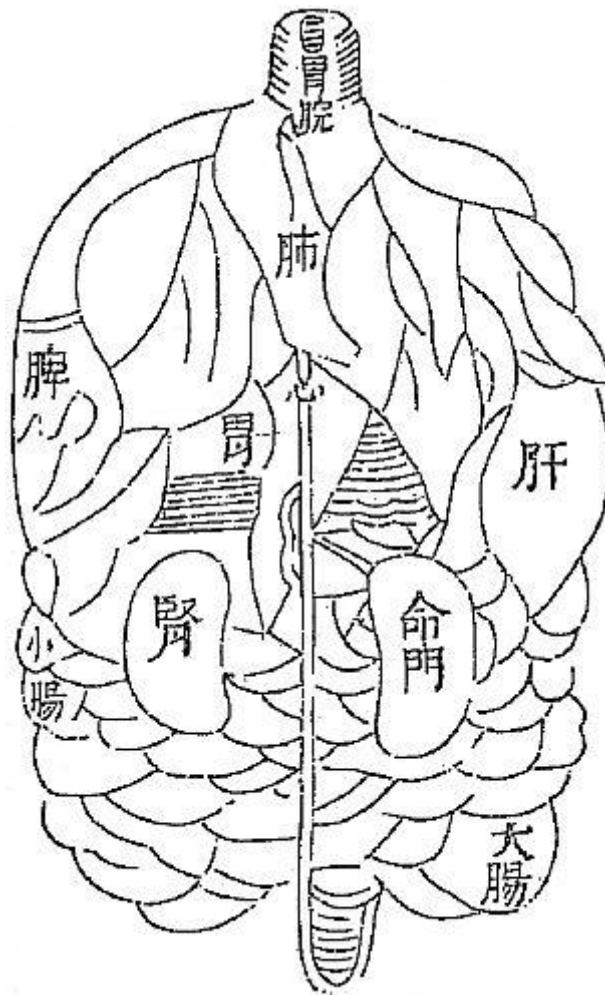


Figure 13. Splanchnologie.

Les Chinois n'ont qu'une notion très vague de la circulation ; Ils disent, il est vrai, que le sang progresse de 8 centimètres à chaque pulsation et fait 2.640 mètres en vingt-quatre heures, mais ils ignorent le rôle distinct des artères et des veines, qui sont représentées par le même caractère graphique, et il n'est pas bien certain qu'ils connaissent le pouvoir propulseur du cœur. Leur physiologie est

## Théories et pratique médicales des Chinois

humorale et dynamique. Le rôle des organes est relégué au second plan. Les *éléments primordiaux* sont la *chaleur vitale*, innée, transmise des générateurs au produit dans l'acte de la conception, et son antagoniste, l'*humide radical*, qui a une action tempérante. Les *esprits vitaux*, l'*air*, qui pénètre par le canal cardio-pulmonaire dans le sang et le fluidifie, répartissent harmonieusement ces deux forces contraires dans tout l'organisme. Quand les éléments primordiaux sont dans des proportions déterminées, c'est l'état d'équilibre ou de santé ; toute cause qui a pour effet de modifier leurs proportions et leurs situations respectives engendre la maladie.

Tout ce chaos de notions imaginaires est porté à l'extrême par la célèbre théorie des *kings* ou des *voies de transmission*. Il y a dans l'économie douze sources principales de la vie :

Le cœur, le foie, les deux reins, le poumon et la rate, sièges de l'humide radical.

Le gros intestin, l'intestin grêle, la bile, les uretères, l'estomac et l'œsophage, sièges de la chaleur vitale.

Ces douze sources sont reliées entre elles par des canaux de communication appelés *king* qui distribuent le sang, les esprits vitaux, la chaleur et l'humide radical dans toute l'économie à l'aide de vingt-trois branches collatérales.

Six canaux répartissent la chaleur vitale dans toutes les parties du corps ; trois de ces canaux portent la chaleur de la tête aux pieds. Six

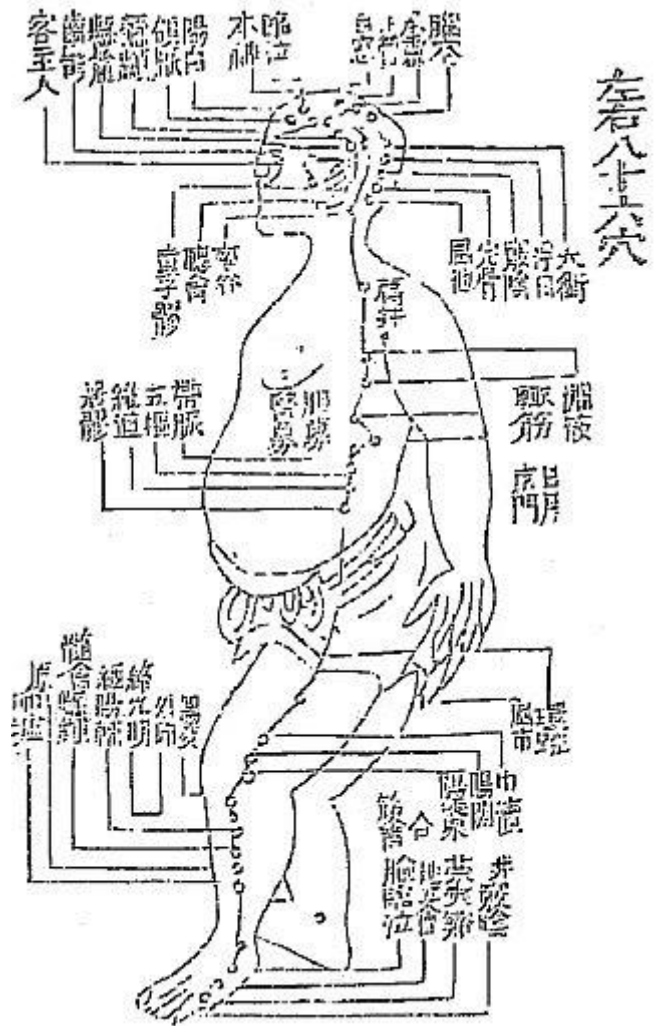


**Figure 14. Trajet des kings ou voies de communication. Lignes d'acupuncture.**

## Théories et pratique médicales des Chinois

canaux répandent l'humide radical dans l'organisme ; trois d'entre eux commencent aux mains et finissent aux pieds.

Le passage suivant donne une idée du trajet incroyable de ces voies mystérieuses : « Le canal de communication du poumon commence au-dessus du sein, se rend par un affluent au gros intestin, revient à l'orifice de l'estomac, monte au diaphragme, gagne le poumon ; ensuite il contourne l'aisselle sur une longueur d'environ 7 tsun, traverse le bras, le coude, fait une sorte de détour pour gagner l'avant-bras ; entre dans le tsun-keou où l'on tâte le pouls, monte le long du pouce et finit à l'extrémité de ce doigt ; sa branche collatérale part du poignet, pénètre dans l'index et se relie avec le yang-ming de la main ou canal du gros intestin. »



**Figure 15. Trajet des kings ou voies de communication. Lignes d'acupuncture.**

À coup sûr, la naissance de Gargantua, qui « entra en la veine creuse, grimpant par le diaphragme jusqu'au dessus des épaules (où la dite veine se part en deux), prit son chemin à gauche et sortit par l'oreille senestre » paraît fort simple à côté de tout ce galimatias anatomique. Si j'ajoute que les cinq organes principaux sont chacun sous l'empire d'une planète, d'un élément (eau, bois, feu, terre et métaux), d'une saison, d'une partie du jour astronomique et d'une région géographique, le lecteur aura une idée des rêveries auxquelles se livre la médecine chinoise, faute de notions acquises par l'observation. Mais, sans remonter jusqu'à Galien, ne trouverait-on pas en Occident des conceptions médicales aussi fantaisistes qui furent tenues pour vraies pendant des siècles ?



## **Théories et pratique médicales des Chinois**

Du reste, de tout ce fatras se dégagent des notions, sinon précises, du moins raisonnables. Les Chinois ont une vague idée de la transformation des aliments dans le tube digestif et du phénomène de l'assimilation. Ils savent que les reins filtrent l'urine, et que celle-ci est formée aux dépens des matières que lui apporte le sang. S'ils pensent que le rein droit, appelé pour cette raison « la porte de la vie », est le lieu où s'opère la transformation du sang en semence, et que les testicules sont simplement les réservoirs du sperme, en revanche ils ont une idée assez exacte de la fécondation. « La liqueur séminale, disent-ils, pénètre dans un récipient nommé tsee kong (matrice, littéralement réceptacle des enfants) qui a la forme d'un bouton de fleur de nénuphar. Ce réceptacle contient un certain nombre de vésicules qui sont autant de germes (yn) et se développent par l'action de la liqueur séminale. Le premier mois, ce germe est semblable à une goutte de rosée ; le deuxième, il ressemble à un bouton de fleur de pêcher ; le troisième, il prend une forme humaine... » Le vagin s'appelle yn men, littéralement « porte des germes ».

Bien entendu, les Chinois ignorent les notions les plus élémentaires de la chimie biologique. Les échanges gazeux, l'origine de la chaleur animale, la présence du sucre ou de l'albumine dans les urines sont pour eux lettres mortes.

Le seul mode d'exploration physique connu des Chinois est l'examen du *pouls*. Encore les données qu'il fournit sont-elles obscurcies par les théories imaginaires que je viens d'exposer.

Le médecin chinois ne possède ni montre ni sablier. Pour évaluer la vitesse du pouls, il compte le nombre de pulsations du patient qui sont comprises dans l'intervalle de ses propres mouvements respiratoires. Aussi est-il recommandé au médecin de ne se livrer à cette délicate opération qu'après s'être assuré que sa respiration est normale. Dans l'état de santé, le pouls examiné pendant la durée de 9 mouvements respiratoires doit battre 45 à 46 fois, soit environ 5 pulsations dans l'intervalle de 2 respirations. Quand le pouls descend à 3 pulsations, il est ralenti, et quand il tombe au-dessous de ce chiffre, le pronostic est

## **Théories et pratique médicales des Chinois**

considéré comme fort grave. Au-dessus de 5 pulsations du malade entre 2 mouvements respiratoires consécutifs du médecin, il y a accélération du pouls, ce qui indique un excès de la chaleur vitale, autrement dit de la fièvre, et au-dessus de 8 pulsations le malade est en danger de mort.

Pour tâter le pouls, le médecin applique simultanément l'index, le médium et l'annulaire légèrement écartés l'un de l'autre, d'abord sur la radiale gauche, puis sur la radiale droite. On appelle *colonne* chaque segment du vaisseau qui est couvert par l'une des pulpes digitales. Il y a donc trois colonnes pour chaque artère portant de haut en bas les noms de *tsuen*, *kouan tché*. Or chaque colonne possède, à l'état normal, un pouls qui lui est propre, et qui est en rapport avec l'un des organes essentiels, ou avec deux organes liés par d'étroites connexités. Ainsi le pouls des reins est profond, et assez vite, il donne la sensation d'une perle roulée sous le doigt, tandis que le pouls du foie est lent et comparable à la corde vibrante d'un instrument.

Voici le tableau des 6 pouls principaux.

Radiale gauche.

Le *tsuen* correspond au cœur et à l'intestin grêle ;

Le *kouan* correspond au foie et à la vésicule du fiel ;

Le *tché* correspond aux reins et aux uretères.

Radiale droite.

Le *tsuen* correspond au poumon et au gros intestin ;

Le *kouan* correspond à l'estomac ou à la rate ;

Le *tché* correspond aux reins et à la partie inférieure du corps.

Si, à la place de l'un de ces 6 *pouls naturels*, il se substitue un *pouls interrupteur*, c'est l'indice d'un état morbide. Le pouls du foie, par exemple, vient-il à faire irruption dans la colonne qui correspond au cœur, cela indique que ce dernier est opprimé par le foie, d'où cette conséquence thérapeutique que, pour guérir le cœur, il faudra agir sur le foie.

Pour ne pas abuser de la patience du lecteur, je simplifie quelque peu les règles qui régissent l'examen du pouls. Mais on concevra sans

## Théories et pratique médicales des Chinois

peine qu'avec de tels procédés d'investigation les Chinois ne recueillent aucune donnée sérieuse sur les localisations morbides.

Après avoir tâté le pouls, le médecin doit examiner attentivement les oreilles, les yeux, la bouche et la langue du malade « ces fenêtres par lesquelles apparaît la chaleur innée ». Puis il se fait présenter les vases qui contiennent les urines et les matières fécales, ce qui le renseigne sur l'état de l'humide radical.

Malgré toutes les entraves imposées par la tradition, les médecins chinois ont su dégager des aphorismes dont on ne peut méconnaître la valeur pronostique. Si, dans les affections malignes et contagieuses, le pouls est superficiel et fort, c'est un bon signe, le malade peut être sauvé ; mais s'il a du délire et de la diarrhée, si le pouls est vide et petit, la mort est certaine. Quand le dos est raide, les yeux fixes, les lèvres sèches et brûlées, le visage enflé, bleuâtre ou noir, le malade est en danger. S'il survient des convulsions suivies de perte de la parole, et si le corps exhale une odeur cadavérique, le pronostic est inexorable. Les lèvres noirâtres, les dents froides, la perte involontaire des urines, l'horreur de toute nourriture sont de mauvais signes qui, s'ils apparaissent simultanément, annoncent une mort prochaine. Une ligne bleue soulignant les yeux est une menace de mort, surtout si les narines et les oreilles prennent la même couleur <sup>1</sup>.

C'est à la description des *types cliniques*, dans laquelle les traditions

---

<sup>1</sup> Voir, pour plus de détails, les célèbres aphorismes de Pieu Ko Hoa To Tchang Tchang Kin dans l'excellente monographie de Dabry, *La médecine chinoise*, Paris, 1863, à laquelle j'ai fait de nombreux emprunts. — Abel Rémusat musat (*Dissert. de glossosemiotice*, 1813) a très bien résumé les connaissances séméiologiques des Chinois dans les lignes suivantes : « Infaustissimum signum Sinensibus ut et nobis videtur linguæ nigredo, sive tolam eos superficiem occupet, sive quamdam tantum partem tenet... Si pulsus sit profundus, subtilis, debilissimus, nulla spes ex medicina superat. Si lingua nigris lineis signetur, septimo circiter die labra subnigrescunt, pedes atque manus frigent, pulsus valde subtilis est et remissus. Si quidam veluti fili (filamenta fuliginosa) supra linguam nascuntur, æger nil curat, dentes constrictos tenet, loquitur absona, ingens constipatio habetur, parum urinæ excernitur ; bis ita se habentibus, si pulsus viribus caret, æger morietur ; si pulsus natans sit, magnus et redivivus, quædam vitæ spes concipi potest. »

Pour expliquer les diverses couleurs qui peuvent modifier l'habitus extérieur du corps humain, les Chinois supposent que les cinq organes principaux sécrètent chacun une couleur spéciale : le bleu vient du foie, le blanc du poumon, le noir de l'appareil urinaire, le rouge du cœur, enfin le jaune de l'estomac et de la rate. L'ictère est donc une maladie gastro-splénique.



## **Théories et pratique médicales des Chinois**

surannées n'ont pas à intervenir, que la médecine chinoise s'est appliquée avec le plus de succès. Elle nous a laissé des pages qui sont de véritables modèles de rigueur scientifique. Entre toutes, la description de la *fièvre intermittente* dans le Nuei King, attribuée à l'empereur Hoang Ti, est la plus remarquable.

« Il est une maladie dont le principal caractère est une sensation anormale de chaleur et de froid qui se manifeste à des intervalles plus ou moins éloignés. Ainsi les accès ont lieu périodiquement le matin ou le soir, à 1, 2, 3, 7, 14 jours de distance, ou même tous les jours, ou même plusieurs fois dans un jour. La cause de cette maladie est due à un poison qui est latent dans l'air, l'eau, les plantes ou la terre, et qui s'infiltré dans les organes essentiels. Cette affection est caractérisée par une sensation extrême de froid qui peut durer quatre ou cinq heures. Elle est précédée de signes précurseurs : douleur sourde au dos, bâillement, céphalalgie légère, bouche sèche, soif, etc. Puis frissons tellement violents que les dents s'entrechoquent et que les membres sont saisis d'un véritable tremblement. Oppression, haleine froide, lèvres blanches ou bleues, visage bleuâtre, taches marbrées sur le corps, yeux caves, stupeur, engourdissement, parole sans force. Quelquefois urine coulant goutte à goutte, dévoiement, douleur au dos et au-dessous des côtes ; parfois vomissements, pouls précipité, trémulant.

Après une heure à une heure et demie, stade de chaleur, soif ardente, céphalalgie, urine rare et rouge, langue rouge, lèvres sèches ; tout le corps est douloureux ; pouls trémulant, modérément ralenti.

Vient ensuite la sueur, qui peut être extrême. Dès qu'elle se montre, les symptômes précédents diminuent d'intensité et l'urine devient abondante. L'accès peut durer jusqu'à quinze heures. Quand il est terminé, le malade tombe dans un état de somnolence ; son goût est nul. Ces derniers symptômes

## **Théories et pratique médicales des Chinois**

disparaissent, après trois ou quatre jours, si l'accès ne reparaît pas.

Le Che kio ky est l'image fidèle de la *goutte* à ses différents stades, Rien n'est omis, depuis la crise aiguë jusqu'aux accidents de la goutte remontée.

Sous le nom de maladie de la soif (siao ko), les ouvrages classiques décrivent divers types morbides dans lesquels il est impossible de ne pas reconnaître le *diabète*. La variété tchong siao donne lieu aux symptômes suivants : malaises, lassitudes, bouche très sèche, salive épaisse, soif ardente, amaigrissement, chaleur à l'estomac, faim dévorante, envie fréquente d'uriner, urine ordinairement abondante et souvent blanche. Enorme abcès derrière le cou (n'est ce pas un anthrax ?) qui se déclare au bout de quelques mois. Quelquefois constipation ou diarrhée, haleine forte, peau sèche, vue s'affaiblissant de jour en jour (probablement la cataracte).

La *variole* est connue des Chinois depuis la plus haute antiquité : Hoang Ti en fait déjà mention dans le Nuei King. Toutes les formes ont été étudiées, sans oublier les complications. La *variolisation* ou *inoculation* fut en usage dès le X<sup>e</sup> siècle de notre ère. Pour la pratiquer dans de bonnes conditions, il ne faut inoculer que des sujets vigoureux n'ayant ni ulcère, ni gale, ni dartre, ni furoncle. Du pus frais de varioleux ou des croûtes recueillies au plus tard quelques mois auparavant sur un enfant de bonne apparence sont délayées dans un peu d'eau. Une boulette de coton imbibée de ce liquide est introduite dans la narine gauche chez les filles, dans la narine droite chez les garçons. Cette boulette ne doit pas être laissée en place plus de douze heures. Quand l'inoculation réussit, la fièvre d'invasion apparaît le septième jour ; peu après, des éléments de variole se disséminent sur la figure. Mais ils s'affaissent vite et prennent la figure d'un « œil de poisson ». Mais l'inoculation n'apas toujours des suites heureuses. Elle peut être suivie d'une variole grave et même mortelle. L'inoculation par insufflation dans la narine de croûtes sèches pulvérisées ou par le linge d'un varioleux en pleine supuration sont des méthodes infidèles ; et

## **Théories et pratique médicales des Chinois**

quand elles réussissent, la fièvre d'invasion est souvent retardée jusqu'au onzième jour. Passé ce délai, il est certain que l'inoculation a échoué et il faut attendre le temps opportun pour renouveler la tentative. Le cinquième et le neuvième jour de la première lune sont des jours heureux pour l'inoculation.

Les *maladies vénériennes* ont de tout temps fixé l'attention des médecins chinois. Dès le vingt-septième siècle avant Jésus-Christ, Hoang Ti donne une description très précise de la blennorragie. On trouve dans les ouvrages classiques l'énumération des diverses complications de la maladie : la chaudepisse cordée, la cystite, l'orchite, les adénites inguinales, l'ophtalmie purulente, voire le rhumatisme articulaire blennorragique. Le médecin chinois ignore la dualité du chancre, qui n'a d'ailleurs été établie en Europe qu'en 1852 par l'école de Ricord. Mais il sait parfaitement rapporter à leur véritable cause les signes de la période secondaire et de la période tertiaire.

« Il arrive parfois que plusieurs mois après la guérison d'un accident vénérien, l'individu ressent subitement de la céphalalgie avec fièvre, douleur dans les os, vertiges ; peu après apparaissent sur le front des taches cuivrées (*tan hong*). Le visage devient enflé et principalement le nez ; la parole est difficile ; il y a de la dysphagie... Ces taches se transforment en boutons violacés, gros comme des pois, qui sécrètent un liquide épais et fétide. Le corps se couvre bientôt de taches et de bubons. Des mucosités coulent du nez, l'haleine est insupportable, le nez finit par se boucher, il exhale une odeur fétide. Le malade se plaint constamment d'une céphalée intense. Parfois, il ressent des douleurs très vives dans tout le corps ; *ces douleurs peuvent ne se faire sentir que la nuit.*

C'est bien là le tableau de la syphilis, ultra-virulente, telle que je l'ai observée en Extrême-Orient. Les syphilides de la gorge, de l'anus, du scrotum, l'ozène, les ulcères rongeurs du nez et la perforation de la

## Théories et pratique médicales des Chinois

cloison sont décrits avec un grand luxe de détails <sup>1</sup>.

Le Chinois répugne à l'action. Il la tient en mince estime ; aussi n'est-il pas né chirurgien. Il recouvre les abcès d'emplâtres et recourt rarement à l'instrument tranchant. Toute sa hardiesse consiste à réduire les fractures et les luxations, à les maintenir en bonne position avec des attelles en bambou, et à débrider les plaies pour extraire les corps étrangers. Cependant la tradition a gardé le souvenir du célèbre chirurgien Hoa tho qui florissait sous la dynastie de Weï, entre les années 220 à 230 de notre ère. La notice bibliographique consacrée à ce chirurgien dans le Kou Kin I Tong nous apprend qu'il avait publié des planches anatomiques représentant le corps humain et qu'il savait anesthésier ses opérés,

« ...Il donnait au malade une préparation de chanvre (ma yo) et, au bout de quelques instants, celui-ci devenait aussi insensible que s'il eût été plongé dans l'ivresse ou privé de vie. Alors, suivant le cas, il pratiquait des ouvertures, des incisions, des amputations, et enlevait la cause du mal ; puis, il rapprochait les tissus par des points de suture et y appliquait des liniments. Après un certain nombre de jours (au bout d'un mois, suivant les annales des Han postérieurs), le malade se trouvait rétabli, sans avoir éprouvé pendant l'opération la plus légère douleur <sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Le Kakke est mentionné pour la première fois dans le Kin ki « Coffret d'or », un des ouvrages fondamentaux de la médecine chinoise, qui fut publié par Cho Chiyn Keï vers l'an 200 après J.-C. La première description détaillée est contenue dans le Sen Kin Ho, « Mille recettes chinoises », par Son Chi Bakou, vers l'an 640.

<sup>2</sup> Stanislas Julien, *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 1849, T. XXVIII. — Hoa tho connaissait aussi les bienfaits de l'*hydrothérapie*, comme en témoigne le passage suivant :

« Il y avait une femme qui était affectée depuis de longues années de rhumatisme aigu. On était alors en hiver, au onzième mois de l'année. Hoa tho la fit asseoir dans une auge de pierre et ordonna de tirer de l'eau et de l'en arroser à grands seaux : il faut, dit-il, l'arroser largement jusqu'à cent fois. Après la septième ou la huitième irrigation, elle commença à trembler de tous ses membres ; on eût dit qu'elle allait mourir. Ceux qui l'arrosaient d'eau glacée en furent effrayés et voulurent s'arrêter ; mais Hoa tho persista dans sa décision et leur ordonna de compléter le nombre indiqué. Lorsqu'on arriva à la quatre-vingtième affusion d'eau froide, il s'opéra en elle une réaction, et la chaleur intense, sortant par tous les pores, forma une sorte de vapeur qui s'éleva à deux ou trois pieds au-dessus de sa tête.

## **Théories et pratique médicales des Chinois**

L'*obstétrique* est aussi peu avancée que la chirurgie. Les accouchements sont abandonnés aux mains de sages-femmes dont les connaissances théoriques sont très bornées. Cependant elles savent les principales positions du fœtus et pratiquent au besoin la version. Pendant le cours de la grossesse, elles s'évertuent à prédire le sexe de l'enfant, mais les signes sur lesquels elles ont coutume de faire fond sont d'une valeur très discutable.

La *médecine légale* est depuis longtemps en usage chez les Chinois. L'ouvrage le plus renommé est le Si Yuen Lou ou Guide des médecins légistes dans les enquêtes criminelles, écrit en 1247 par Tsoung-sse. Il est prescrit d'établir dans le procès-verbal l'identité du cadavre, de décrire les blessures et la position du corps, de relever l'état des lieux. Les stigmates de la pendaison, de la strangulation, de l'asphyxie par submersion sont passés en revue.

Dans un prochain article, je décrirai la *pratique médicale* telle que je l'ai observée dans le sud de la Chine et dans nos possessions indo-chinoises.

@

---

Quand le nombre de cent irrigations fut complet, Hoa tho ordonna d'allumer du feu, de chauffer le lit de la malade et de l'envelopper elle-même d'épaisses couvertures. Au bout de quelque temps, la sueur ruissela de toutes les parties de son corps et elle se trouva tout à fait guérie.

### **LA PRATIQUE MÉDICALE CHINOISE**

@

Purement empirique, la *thérapeutique chinoise* puise les innombrables médicaments de sa pharmacopée dans les trois règnes de la nature. C'est surtout le végétal qu'elle met à contribution, mais elle fait aussi de nombreux emprunts aux deux autres. Quelle que soit leur provenance, tous les médicaments se répartissent dans l'une des trois classes suivantes : les uns sont curatifs, d'autres préparent l'organisme à recevoir les remèdes actifs, d'autres enfin sont des reconstituants, des *pou io*, littéralement : remèdes de réparation.

Pour faire choix de la recette convenable dans cet amas indigeste de formules, le praticien chinois n'a d'autre guide que les données d'une physiologie erronée. Telle maladie est-elle le résultat d'un excès de chaleur vitale ? c'est à un médicament réputé *froid* qu'il convient de s'adresser pour la combattre. Telle autre affection est-elle causée par l'humide radical, c'est-à-dire par un excès de froid, c'est un médicament *chaud* qui doit être mis en œuvre. Au surplus, le médecin chinois accumule dans sa mémoire un nombre incroyable de formules très compliquées sans chercher à pénétrer le mécanisme de leur action. Mais n'en est-il pas un peu de même parmi nous ?

Comme les mêmes idées, vraies ou fausses, se répètent dans toutes les races, les Chinois ne pouvaient manquer de tenir en estime la *doctrine des signatures*, qui à jouté d'une si grande vogue en Europe aux siècles passés. Comme chacun sait, la nature se serait chargée de désigner à l'homme, à l'aide de certains indices, le profit qu'il peut retirer de l'usage de telle ou telle substance. Ainsi, le médecin chinois prescrit la luciole et le cristal de roche contre la cécité ; la garance rappelle le flux menstruel ; le gin seng, dont la racine bifurquée ressemble à des cuisses

## **Théories et pratique médicales des Chinois**

d'homme, passe pour restituer la virilité absente.

Les Chinois présentent fort les vertus mystérieuses de la corne de cerf et de la dent de tigre. La corne de rhinocéros (qui a pour habitat les îles de la Sonde) atteint des prix fabuleux. Mais la panacée la plus renommée entre toutes est sans contredit le gin seng, racine qu'on recueille en Mandchourie et en Corée. Elle guérit toutes les maladies et prévient le développement de celles qui sont en germe. Son prix excessif encourage les contrefaçons, qui sont innombrables. Les Chinois aisés et les mandarins prennent volontiers le soir, pour conserver leur santé, des pou-ïo contenant de la corne de cerf, de la cannelle et du gin seng.

Dans les répertoires de médecine chinoise figurent pêle-mêle les substances les plus variées et les plus hétéroclites, depuis l'or en feuille, souverain contre la lèpre, jusqu'à la bile humaine et l'urine de jeune garçon. Le *hài ti ché* (littéralement : pierre du fond de la mer) est un conglomérat de sels ammoniacaux qu'on retire des latrines et que j'ai vu conseiller couramment, comme diurétique, au Yunnan. Voilà certes des pratiques bien répugnantes, mais si nous faisons retour d'un ou deux siècles en arrière, il nous serait facile de retrouver, parmi les écrits des médecins les plus réputés d'Occident, des mémoires vantant les propriétés mirifiques de la fiente de l'homme et des animaux.

Si la thérapeutique chinoise est encombrée de drogues, pour la plupart sans efficacité, elle possède aussi quelques médicaments précieux, tel le fer, donné comme reconstituant ; l'arsenic, conseillé contre les affections strumeuses, l'arthritisme et l'impaludisme ; les cendres de varech, vantées dans le traitement du goitre ; le mercure, prescrit sous des formes variées (calomel, cinabre, etc.), contre la syphilis, le soufre, employé à combattre les dermatoses et la gale.

Dans le Yunnan, non loin du fleuve Bleu, j'ai vu de nombreux Chinois, atteints d'affections cutanées chroniques, se baigner dans les sources sulfureuses à haute thermalité de Lan Khon Shien et de Nieou tse.

Toute formule chinoise porte un nom qui sert à la désigner

## **Théories et pratique médicales des Chinois**

abréviativement. Chacune contient au moins une dizaine de substances, feuilles ou racines, pour la plupart inactives, qui sont prescrites ordinairement, sous forme de macération ou d'infusion. Le breuvage noirâtre obtenu peut être avalé sans trop de dégoût, et — ce qui mérite considération — n'est jamais toxique.

Les Chinois connaissent de temps immémorial les propriétés abortives des ergots de riz et de maïs. Ils sont très friands d'aphrodisiaques et font abus d'excitants à base de cantharide. L'empereur Tsien fong employait pour réveiller sa virilité une poudre composite dans laquelle entraient : deux petites cornes de cerf, de la moelle de l'épine dorsale d'un chien, les reins d'un chien et les testicules d'un poulet. Le tout était réduit en poudre. Une partie était introduite dans la narine gauche ; l'autre, roulée dans du miel, servait à faire des pilules. On trouve dans le Kou Kin py yuen des recettes : *Ut virga stet et rígida fiat... Ut voluptas, dum coeunt vir et femina, major fiat et acrior... Ut os inguinis muliebris minus pateat et minuatur... Quomodi mulier per se, sine hominis coitu, voluptatem experiri possit !* <sup>1</sup>

\*

La *médication révulsive* jouit d'un très grand crédit parmi les Célestes. Dans les rues, vous croisez souvent des individus dont les tempes et le cou sont bariolés de large taches ecchymotiques. L'usage des ventouse est en effet très répandu en Chine. On les pose en brûlant du papier de riz dans un petit tube de bambou ou dans une corne de mouton. Certains médocastres n'ont d'autre instrument que leurs doigts. Ils pincent un pli de peau entre l'index et le médium couchés sur le tégument, et tiraillent celui-ci d'un mouvement rapide et saccadé, ce qui amène la rupture des petits vaisseaux sous-cutanés. Le moxa remplace en Chine la cautérisation au fer rouge. Les caustiques chimiques paraissent très en faveur, si j'en juge par les énormes cicatrices que laissent certains emplâtres.

---

<sup>1</sup> [Dabry, La médecine chinoise, Paris, 1863.](#)



## **Théories et pratique médicales des Chinois**

Depuis quarante siècles, d'après le père Boym, les Chinois pratiquent l'*acupuncture*, opération qui consiste à enfoncer dans les tissus des aiguilles d'or, d'argent ou d'acier pour guérir la plupart des maladies. Le médecin doit connaître le lieu d'élection des piqûres pour chaque affection et savoir la profondeur à laquelle il doit enfoncer l'aiguille pour atteindre le siège du mal. Les piqûres se pratiquent sur le trajet de 12 kins ou voies de transmission, et elles sont destinées à donner issue au principe morbifique. D'après M. Dabry, le nombre des points qui sont susceptibles d'être piqués est de 388.

\*

Le *massage* est tellement entré dans les mœurs chinoises qu'il ne peut être considéré comme un mode de traitement. Dans les innombrables échoppes de barbiers ouvertes sur la rue qui donnent aux agglomérations chinoises une physionomie toute spéciale, le figaro, avant de jouer du rasoir, assouplit, sous l'œil des passants, les articulations de son client à l'aide de mouvements lents et savamment combinés, puis il martelle ou malaxe les muscles, exécute avec la paume des mains une série de traits rapides le long de la colonne vertébrale et pratique enfin sur le visage du patient des effleurements ou des sortes de passes magnétiques, et c'est seulement quand sa victime commence à s'assoupir qu'il se met en devoir de la raser en conscience.

Le populaire n'ignore pas non plus l'action délassante de l'eau chaude. Arrivés à l'étape, coolies, muletiers, porteurs de chaise, se lavent le corps avec des serviettes trempées dans de l'eau presque bouillante. Les grands banquets chinois sont ordinairement coupés par un intermède, pendant lequel les convives s'humectent la figure avec des linges imbibés d'eau chaude. Ces ablutions procurent un grand bien-être et dissipent instantanément la fatigue.

En Chine, l'*exercice de la médecine et de la pharmacie* est entièrement libre. L'État n'exige du praticien aucune étude préalable, aucun brevet, et il ne lui impose aucune patente. Il n'intervient que dans le cas de faute lourde. La profession ouverte à tout venant, admet

## **Théories et pratique médicales des Chinois**

dans ses rangs des sorciers-guérisseurs, qui cumulent avec les profits de la médecine ceux de la cabale et de la géomancie, mais elle comprend aussi des hommes cultivés et soucieux de leur réputation. En général, le médecin est de condition bourgeoise. Sans avoir subi les examens qui confèrent le titre de lettré (baccalauréat, licence et doctorat) et qui donnent accès, en Chine comme ailleurs, à toutes les fonctions publiques, celui qui se destine à l'art médical est obligé de savoir un grand nombre de « caractères » pour comprendre les auteurs classiques. Après en avoir appris des passages par cœur pendant plusieurs années, il suit les visites d'un praticien pour s'exercer à tâter le pouls et à formuler. Souvent le fils est l'élève de son père, et certaines familles conservent le secret de recettes prétendues infaillibles, qui se transmettent de génération en génération. Dans les villages, le médecin prépare lui-même les remèdes qu'il prescrit, mais dans les grands centres les médicaments sont délivrés par des pharmaciens sur l'ordonnance du médecin. Les spécialistes sont très en vogue ; il en est qui soignent exclusivement les ophtalmies, si fréquentes en Chine, d'autres les maladies de la peau, d'autres enfin les ulcères.

Le médecin ne fait ordinairement qu'une seule visite à chaque client, et ne revient pas sans être rappelé. L'examen, toujours sommaire, ne nécessite pas que le malade se déshabille. La femme chinoise ne consent que très difficilement à se soumettre à l'examen méthodique du médecin européen. La recherche des signes physiques, la palpation, l'auscultation, dont elles ne comprennent pas la signification, sont à leurs yeux des pratiques de la dernière inconvenance ; et si j'ai pu tout à loisir voir et palper le ventre des femmes âgées, les jeunes m'ont toujours opposé une résistance invincible, alors même que le père ou le mari autorisait cet examen.

Pendant un séjour d'un an et demi en Extrême-Orient, j'ai eu l'occasion d'interroger plusieurs praticiens indigènes parmi les plus instruits. À Hué, capitale de l'Annam, je me suis entretenu avec quelques-uns des médecins de la cour. Les notes suivantes, que je

## **Théories et pratique médicales des Chinois**

détache de mon journal de voyage, montrent l'état des connaissances médicales en ce pays qui n'est que le reflet de la Chine. Tham trong est un Annamite d'une quarantaine d'années, il s'est présenté cinq fois aux examens littéraires et, ayant constamment échoué, il a abordé l'étude de la médecine à vingt-huit ans. Il a d'abord appris la théorie du pouls, les propriétés des médicaments et l'anatomie dans des livres venant de Chine, car l'Annam a tout emprunté à l'Empire du Milieu : ses conceptions médicales, aussi bien que son écriture, ses lois, sa religion et ses mœurs.

Tham trong montre assez vaguement la place des organes. Il ignore totalement le mécanisme de la circulation sanguine. La pulsation a pour point de départ les reins où se fait un « dégagement de chaud et de froid ». Il n'est pas question du cœur comme propulseur du sang. La jaunisse est l'indice d'une altération de l'intestin ou de la rate. Chacun des cinq organes essentiels (cœur, poumon, foie, rein et intestin) produit une couleur différente qui se répand sur la peau du malade et indique le viscère lésé.

Nguyên Tân, autre médecin de la cour de Hué, a entrepris l'étude de la médecine vers l'âge de vingt ans. Il a d'abord lu les ouvrages chinois pendant quatre ou cinq ans. Le corps, dit-il, contient quatre éléments, le feu ou la chaleur, l'humide ou le froid, l'air et le sang.

La maladie résulte du défaut d'équilibre de ces éléments ou des six organes essentiels : le poumon, le cœur, le foie, les reins, les intestins et l'estomac. Entre les deux reins existe un foyer de chaleur qui se répand dans tout le corps ; c'est l'origine de la pulsation qui peut être perçue non seulement au poignet, mais dans tout l'organisme.

Le cœur produit le sang, mais ne le met pas en mouvement. Nguyên Tân récite imperturbablement la théorie du pouls, il sait exactement les organes qui correspondent à chaque *tsuen*, *kouan* ou *tché*. Chaque viscère sécrète une couleur spéciale : le rouge provient du cœur, le blanc du poumon, le noir du rein, le bleu du foie, le jaune de l'intestin ou de la rate... Le foie se compose de sept lobes. Le poumon remplit le thorax et reçoit le cœur dans une sorte d'excavation. Nguyên Tân a

## **Théories et pratique médicales des Chinois**

appris l'anatomie dans des livres chinois accompagnés de dessins explicatifs.

Au début de ses études, il a ouvert un porc pour vérifier la topographie des organes, mais il n'a jamais disséqué. Les étudiants annamites, d'après lui, n'ont d'autre guide que des ouvrages chinois, tous très vieux, qui sont, pour la plupart, antérieurs à la dynastie des Han et n'auraient pas subi de retouches depuis des siècles. Nguyễn Tân ignore, cela s'entend, les signes des affections du foie, du cœur, des reins, du poumon, mais il possède des notions précises sur les maladies communes en Annam, entre autres l'impaludisme, la dysenterie, la variole, la phtisie, la gale, la lèpre et les maladies vénériennes. Il confond, il est vrai, dans une même description, chaudepisse, chancre mou et vérole, mais il connaît les conséquences graves de la gale de Chine, autrement dit la syphilis. « Si le malade ne se soigne pas, dit-il, il peut transmettre son affection à ses enfants. Quand ceux-ci survivent, ce qui est rare, ils peuvent aussi léguer la syphilis à leurs descendants. » Cette notion, paraît-il, ne serait pas consignée dans les vieux livres chinois, mais les médecins annamites l'auraient acquise par l'observation des faits.

Pour en finir avec la syphilis, je transcris la curieuse formule qui m'a été dictée par les deux médecins interviewés :

|                             |         |
|-----------------------------|---------|
| Cinabre natif               | 3 dòng  |
| Cinabre d'aspect métallique | 3 —     |
| Orpiment                    | 3 —     |
| Sulfate de soude            | 2 luong |
| Mercure liquide             | 2 —     |
| Camphre                     | 3 dòng  |
| Sulfate de cuivre           | 5 —     |
| Alun                        | 5 —     |
| Chlorure de sodium          | 2 luong |
| Acide arsénieux             | 1 dòng  |
| Os de sèche                 | 3 luong |

Mêler dans une marmite hermétiquement fermée et chauffer à feu

## **Théories et pratique médicales des Chinois**

doux. Après sublimation, on racle la couche qui s'est déposée sous le couvercle et on la divise en pilules. Ce qui reste au fond de la marmite sert à préparer des pommades et à faire des fumigations.

Le malade doit prendre, chaque jour, pendant neuf jours, trois pilules enrobées dans un fragment de banane pour éviter l'altération des dents, soit en tout vingt-sept pilules. Alors le malade crache un liquide clair, puis sanguinolent provenant des gencives (stomatite mercurielle). Après ce traitement, le malade ne communique plus la contagion à sa femme et à ses enfants. Celui qui prépare le médicament doit se remplir la bouche d'eau ; sinon, il perd ses dents.

La préparation doit se faire en milieu tranquille, car l'ébranlement du sol empêche le mercure sublimé d'adhérer au couvercle.

\*

Pendant mon séjour à Yunnan-sen, ville de 100.000 habitants, capitale de la province du Yunnan, je n'ai pas résisté à la tentation de voir celui de mes confrères le plus réputé de ce grand centre, le médecin Tchen. Après avoir traversé un dédale de ruelles étroites et glissantes, j'arrive devant la demeure du grand praticien. La porte franchie, je me trouve dans une cour d'apparence modeste, dont le côté droit est occupé par un réduit de quelques pieds carrés. C'est le cabinet de consultation, qui ne prend jour que par la porte grande ouverte. Le long des murs, auxquels pendent les planches d'anatomie chinoise, sont disposés des bancs sur lesquels attendent les clients. Dans une encoignure, derrière un bureau surchargé de piles de sapèques, dons des généreux clients, est confortablement assis le médecin, homme replet, proprement vêtu et la natte bien tressée. Il m'accueille avec le bon sourire du praticien heureux et affairé. Sans perdre de temps, tout en prenant le pouls d'un malade, il m'indique un siège, me fait allumer une pipe par son fils qui assiste aux consultations, et m'offre une tasse de thé.

Je vois défiler, en une vingtaine de minutes, cinq ou six sujets. Invariablement, notre confrère commence par tâter le pouls gauche en

## **Théories et pratique médicales des Chinois**

appliquant sur l'artère la pulpe des trois doigts médians et en exerçant des pressions graduées. Après une ou deux minutes d'examen, il passe à l'autre poulx. Il prend alors un pinceau et trace l'ordonnance, qui contient ordinairement huit à dix espèces de feuilles ou de racines. Le malade se retire après avoir déposé sur la table le montant des honoraires, c'est-à-dire 50 sapèques (environ 15 à 20 centimes de notre monnaie). Si j'en crois mon aimable confrère yunnanais, — qui, paraît-il, est enclin à l'exagération, — il donne chaque jour de 40 à 80 consultations entre 7 heures du matin et 5 heures du soir. Puis il fait une dizaine de visites en chaise, de 6 à 9 heures, après son dîner.

Poussé par la curiosité, et peut-être aussi par le malin plaisir de mettre la science de cet honorable confrère en défaut, je prétextai des malaises imaginaires et je tendis mon poignet. Après plusieurs minutes de silence, pendant lesquelles notre homme parut absorbé comme s'il résolvait un problème difficile, après force clignements d'yeux d'un air entendu, il m'apprit que j'avais de l'air dans le foie, et dans un autre organe que je n'ose nommer ; que cet air remontait dans l'estomac, qui était insuffisamment perméable, bref, que je digérais mal. C'était jouer de malheur, car à cette époque j'engloutissais cinq à six bols de riz sans la moindre flatulence. Je réclamai mon ordonnance, je déposai sur le coin du bureau une pile de sapèques, que le médecin chinois refusa énergiquement, et j'allai quérir sur-le-champ les drogues prescrites chez le pharmacien.

Celui-ci me fit verser d'abord 60 sapèques et, aussitôt en possession de la somme, il se mit à puiser les plantes dans des tiroirs et à les peser. Il déposait, une à une, chaque substance sur un petit carré de papier que ses fils pliaient avec dextérité ; puis il me remit le tout avec l'ordonnance. Je n'ai pas poussé plus loin l'expérience, par respect pour mon brillant appétit, dont la pharmacopée chinoise aurait peut-être eu raison <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Le médecin Tchen, que j'ai revu plusieurs fois depuis, connaît bien les signes de la variola, de l'impaludisme, de la lèpre et de la syphilis. Il attribue le goitre, si fréquent au Yunnan à « l'eau empoisonnée des montagnes » et il a remarqué que nombre de goitreux sont peu intelligents.

## **Théories et pratique médicales des Chinois**

\*

Yunnan-sen possède un *hospice* dû à la munificence du souverain. J'allai donc visiter l'asile que l'empereur des Célestes, le Fils du Ciel, le Père et la Mère du peuple, offre aux malheureux terrassés par la maladie ou les infortunes de la vie. Ce refuge est une sorte de cour des miracles qui abrite, dans ses étroites cellules 800 éclopés avec leurs familles.

Quand on entre dans l'un de ces cabanons obscurs et infects, on est aveuglé par la fumée et l'on distingue vaguement des formes humaines ressemblant à des sorciers préparant le sabbat. Un cercueil est ordinairement le meuble principal qui orne ces tanières, car le premier soin d'un fils pieux est d'offrir à son père le coffre dans lequel il dormira son dernier sommeil. Ces malheureux étendent volontiers leur natte sur le couvercle de la bière pour dormir et vivent, pour ainsi dire, familièrement avec elle, attendant avec sérénité le moment suprême. Rien ne saurait dépeindre les horreurs de ce lieu, dont la hideur aurait tenté le crayon de Calot ou la plume d'Edgar Poë.

\*

J'ai tenu à exposer, en toute impartialité, l'état de la médecine chinoise, tant au point de vue théorique qu'au point de vue pratique. Les développements dans lesquels je suis entré sont suffisants, je pense, pour que le lecteur puisse se faire une opinion personnelle. Je lui laisse donc le soin de conclure.

Reste à savoir si la médecine chinoise saura se dégager de l'ornière où elle s'est enlisée depuis tant de siècles. Avant de porter un jugement à ce sujet, il faut se pénétrer de cette vérité, que la nation chinoise n'est pas parvenue au stade de sénilité, comme on le dit souvent ; elle est seulement immobilisée par une civilisation qui est arrivée à fin d'évolution et qui ne peut plus rien produire. La tyrannie de la routine est telle en ce pays, qu'elle a supprimé, non seulement le progrès, mais jusqu'aux fluctuations de la mode dans ce monde figé ; les conceptions médicales, comme le vêtement, les croyances et les lois, sont et

## **Théories et pratique médicales des Chinois**

doivent être immuables. Mais le jour, qui sera peut-être demain, où le Chinois reprendra possession de lui-même et rompra avec ses traditions surannées, nul doute qu'il ne puisse évoluer à l'égal du Japonais. Le Chinois est apte à comprendre tout ce qui est concret. Profondément matérialiste, tout ce qui touche à son bien-être et à sa santé l'intéresse, et je ne serais pas surpris si, dans les choses de la médecine comme dans beaucoup d'autres, il était non seulement capable de copier nos méthodes, mais aussi de les développer.

@